

ANCIENNES DEMEURES
ET
VIEUX LOGIS
DU
RHÔNE



ANCIENNES DEMEURES FRANÇAISES

CET ALBUM A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE :

Banque Nationale de Paris

Compagnie INTERFIMO

Conseil Général du Rhône

*Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement
du Rhône C.A.U.E.*

Hebdo Lyon

PROVENANCE PHOTOGRAPHIQUE :

Cl. PERNET pour les planches n^{os} 10-17-18-24.

C. FIORI pour les autres planches.

Couverture : Manoir de La Palud, à Quincié.

Cliché C. FIORI, Archives départementales.

A la mémoire de
Jean GUILLERMERT
1893-1975
*Président de l'Union des
Syndicats d'Initiative
du Rhône*

ANCIENNES DEMEURES
ET VIEUX LOGIS DU RHÔNE

*Une belle demeure appartient
à celui qui sait la regarder !*

CET ALBUM A ÉTÉ TIRÉ
A DEUX MILLE CINQ CENTS
EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 2 500

EXEMPLAIRE
N° 1380

RÉSERVÉ A

M

*Jean-Pierre
NAUDÉ des MOUTIS*

ANCIENNES DEMEURES ET VIEUX LOGIS DU RHÔNE

ou trésors méconnus
du Lyonnais et du Beaujolais

Présentation
des planches photographiques
par
Mathieu MÉRAS
*Conservateur en chef des Archives
de la région Rhône-Alpes*



A PARIS
AUX ÉDITIONS D'ART DES ANCIENNES DEMEURES FRANÇAISES
42, RUE MONGE

1985

PRÉSENTATION DES PLANCHES PHOTOGRAPHIQUES

Les châteaux, les vieilles demeures forment un élément familier du paysage français. Leur présence guerrière, magnifique ou charmante, couronne et ennoblit souvent un paysage façonné au cours des siècles par la main de l'homme. Leur architecture, leur décor, des temps féodaux au Romantisme, composent également un grand chapitre de notre histoire de l'art.

Si le Lyonnais et le Beaujolais n'ont pas de châteaux aussi prestigieux que ceux d'autres régions, ces deux provinces peuvent néanmoins s'enorgueillir de belles demeures et d'une continuité historique remarquable.

On n'évoquera pas ici les puissants châteaux fortifiés qui furent édifiés aux XII^e et XIII^e siècles par les archevêques de Lyon et les seigneurs de Beaujeu, les deux grandes puissances féodales qui dominèrent l'actuel département du Rhône : Montmelas, Anse, Givors.

C'est sans doute pour un cadet de la Maison de Beaujeu, Robert, que fut bâti au XIV^e siècle le puissant château de Joux (Pl. 1) sur Tarare.

C'est également à cette époque qu'on place l'amusante légende du babouin à Chazay-d'Azergues. C'était un hardi jongleur nommé Sautefort qui divertissait seigneurs, dames, bourgeois et vilains par ses bons tours. Un jour qu'il était déguisé en babouin, un incendie ravagea le château de Chazay-d'Azergues. Grâce à son agilité, Sautefort sauva des flammes la fille du seigneur de Chazay. Reconnaisant, ce dernier la donna en mariage au bondissant et valeureux babouin. Hélas, toute cette histoire est légendaire. Mais la mémoire populaire souvent triomphe de l'histoire et Chazay, de nos jours, s'enorgueillit encore d'être la cité du Babouin, qui possède entre autres vertus, celle de bien marier ses filles !

Avec la fin de la guerre de Cent Ans une grande période de reconstruction commence. Désormais les bâtisseurs ne sont plus les féodaux mais les grands bourgeois lyonnais enrichis.

Grâce à ses foires internationales, Lyon devient un vaste marché bancaire et commercial à la fin du XV^e siècle. Les riches lyonnais commencent alors à faire construire des maisons des champs, gothiques encore comme le manoir de la Greysolière (Pl. 2) à Écully, ou déjà marquées par les villas toscanes.

A Pierre-Bénite le riche banquier florentin Antoine Gondi fait bâtir le château du Petit Perron (Pl. 3), dont la double galerie à l'italienne semble conçue aux rives de l'Arno.

La femme d'Antoine Gondi, Marie de Pierrevive, était célèbre par son esprit. Elle sut plaire à Catherine de Médicis de passage à Lyon en lui offrant un petit chien d'une espèce rare. Sa fortune était faite. La future reine de France l'emmena à la cour et n'eut qu'à se louer de son entregent, car elle aida la reine « demeurée dix ans sans enfant à avoir lignée ». Les conseils de la dame du Perron (1) durent être efficaces, car Catherine eut ensuite une ribambelle d'enfants dont Marie de Pierrevive devint la gouvernante.

Non loin de là, hélas ruiné, s'élève le château du Grand Perron où Marie de Pierrevive accueillit Clément Marot, Rabelais, l'imprimeur Étienne Dolet, le conteur Bonaventure Des Périers, l'énigmatique poète Maurice Scève.

A Chazay-d'Azergues (Pl. 4), l'oncle de Bayard, l'abbé d'Ainay, Théodore Terrail, reste fidèle à l'art gothique dans l'élégant corps de logis édifié au début du XVI^e siècle. Sur l'une des cheminées il a tenu à faire sculpter ses armes, qui sont aussi celles du chevalier sans peur et sans reproche, « d'azur au chef d'argent au lion issant de gueules, à la cotice brochant sur le tout ». Comme dans certaines maisons du Vieux Lyon, on retrouve à Chazay le goût des successions de baies à meneaux qui forment ainsi un écran de lumière.

Sans doute Bayard vint-il, entre deux campagnes, dans le château de son oncle, car le bon abbé d'Ainay devait lui servir de banquier, comme tous les riches ecclésiastiques de ce temps, providence pour les chevaliers aventureux, plus riches de prouesses que de ducats.

A Roche-Cardon, le manoir gothique rappelle, non point le nom d'un homme de guerre, mais celui d'un grand imprimeur de la fin du XVI^e siècle, Horace Cardon, dont la belle maison s'élève encore à Lyon dans la rue des imprimeurs célèbres de la Renaissance, la rue Mercière.

Le château de La Fontaine (Pl. 5) unit les tourelles gothiques aux galeries à l'italienne, peut-être à l'époque de Jean Covet, seigneur de la Fontaine et de Saint-Bernard en 1570.

Souvent les vastes salles de ces demeures s'ornaient de peintures murales, qui retracent parfois des scènes de la vie quotidienne, la chasse ou le tissage comme à la Greysolière.

Sans doute des tapisseries garnissaient les vastes murailles où couraient ces frises. Les tapisseries fameuses de la Dame à la licorne ne furent-elles pas tissées pour une riche famille lyonnaise, les Le Viste ?

Lits à colonnes tendus de courtines, chaises ornées à l'antique, coffres ornés de scènes mythologiques ou religieuses et aussi meubles nouveaux, tels ces légers cabinets à l'italienne

incrustés de pierres dures, composaient l'essentiel du mobilier de ces châteaux qu'inspirait l'architecture nouvelle. Mais tout ce mobilier a été dispersé et on ne peut guère l'évoquer que par les inventaires du temps aussi précis que les descriptions de Balzac.

La première moitié du XVI^e siècle avait été une période très brillante, un des temps forts de l'histoire de Lyon et de sa région. Avec le séjour de la cour à Lyon sous François I^{er} et Henri II, avec le développement de l'imprimerie, des métiers de la soie, Lyon apparaissait comme l'une des capitales sinon de l'art, tout au moins de l'Humanisme européen.

La seconde moitié du siècle sera plus tourmentée, plus tragique. Les guerres d'Italie s'achèvent, qui avaient fait la fortune de Lyon. Les guerres de religion commencent, qui vont déchirer la France pendant presque trente ans. Beaujolais et Lyonnais ne seront pas épargnés par l'épreuve.

Le temps des troubles commence et la guerre civile devient endémique. Comme au Moyen Age, les châteaux retrouvent leur importance militaire. On les fortifie à nouveau et les multiples meurtrières, où la croix surmonte un globe, symbolisent ces temps tumultueux.

Aumônier d'Henri de Navarre, le futur Henri IV, Antoine de Chandieu, devenu le pasteur La Roche Chandieu, propage alors la Réforme dans toute la région, armé de la bible et de l'épée. Son château de Chandieu (Pl. 6) subsiste encore aux portes de Lyon. Mais le seigneur de Chandieu possède également d'importantes possessions dans le Haut-Beaujolais.

Tout cela ne va pas sans incidents violents. Au château de Varennes (Pl. 7 et 8), les partisans de la nouvelle religion molestent la dame de céans, de la puissante famille de Nagu, et courent de haillons son frère, chanoine de l'antique chapitre de Beaujeu. Le chanoine en mourra de rage peu de temps après.

Après le pillage du château de Varennes, Jean de Nagu-Varennes le reconstruit vers 1577, suivant un plan qui allait devenir classique pendant près d'un siècle et qui rappelle celui des grandes villas palladiennes de la Vénétie. Une avant-cour précédée de deux pavillons abrite les fermes et les écuries. Une cour plus petite au-dessus est entourée par le corps de logis principal percé de galeries à l'italienne et de deux ailes renforcées par des tours. Dans ces tours, des niches ornées de coquilles abritaient des statues, celles de Preux, comme au Moyen Age, ou de héros de l'Antiquité, dans le goût du temps ? C'est ce qu'on ignore.

Là aussi la Renaissance déploie sa tardive splendeur dans les cheminées dont on doit admirer les proportions parfaites. Le goût du matériau précieux, resplendissant et lisse, s'affirme dans le marbre rose choisi pour la plus belle d'entre elles.

D'autres châteaux lyonnais et beaujolais vont adopter le plan de Varennes. Non loin d'Amplepuis, le château de Rochefort (Pl. 9) qui mire ses pavillons dans l'eau des douves et dont la porte d'entrée à bossages portait jadis les armes parlantes de la famille de Pomey, un

pommier. Une vaste cour rectangulaire se développe devant la demeure, qu'entourent deux ailes formées par les étables et les écuries. Grande exploitation agricole, comme dans les villas italiennes. Mais pont-levis et bretèche montrent que si le château ne saurait soutenir un siège en règle, il peut résister à un coup de main de partisans.

A Chassagny (Pl. 10), le portail à bossages est digne d'une citadelle. Heureusement une inscription latine annonce au visiteur qu'aurait pu effrayer cette rude apparence : « Porte, sois ouverte, à nul homme de bien, tu n'es close. » Et lorsqu'on la franchit, c'est pour découvrir, heureuse surprise, une cour ornée d'une double rangée de galeries à l'italienne. Sous la cuirasse perce encore la nostalgie de la Renaissance.

Le château de la Pierre (Pl. 11) qui garde la vallée de l'Ardière, conserve une allure encore féodale que souligne une échauguette coiffée d'un curieux dôme. Une de ses portes s'orne d'un bas-relief aux armes des Marzé, chevaliers et conseillers des puissants seigneurs de Beaujeu. Comme elles sont supportées par un couple de sirènes, on a vu en elles d'aimables conseillères de Guichard III de Beaujeu. Hélas, cette sculpture n'est pas d'époque romane, mais Renaissance... abandonnons donc à regret cette aimable légende. Suivant la tradition, le farouche chef protestant, le baron des Adrets, aurait couché au château dans une amusante chambre qui conserve un mobilier néo-Renaissance du siècle dernier.

Non loin de là, le château de la Palud (Pl. 12) garde le souvenir d'une vieille famille huguenote du Beaujolais, les Barjot. Le château actuel fut sans doute construit vers 1560 par Guillaume IV Barjot. Si par ses tours munies de canonnières la Palud rappelle encore l'époque gothique, en revanche le pavillon central annonce l'ère classique. Cheminées et lucarnes attestent que les Barjot, en relation avec l'Humanisme lyonnais, avaient été sensibles à l'influence de Philibert Delorme.

A quelques mètres, dans les vignes dont le vin fut, dit-on, apprécié par Louis XI, se dresse la massive tour ronde d'un pigeonnier seigneurial.

A Ternand (Pl. 13), une belle ferme à galeries est un bon et rare exemple de « vigneronnage » du XVI^e siècle qui a conservé un grand pressoir « à écureuil ». Non loin de Villefranche, le manoir du Martelet (Pl. 14) a dépouillé tout caractère militaire.

Il en va de même pour le charmant manoir dit des Templiers (Pl. 15), à Morancé, où une salle par ses peintures murales rappelle le souvenir de la famille lyonnaise de Palerne. Sur la cheminée s'éploie un paon faisant la roue, armoiries orgueilleuses de ces hommes de loi.

On peut évoquer la vie quotidienne à la fin du XVI^e ou au début du XVII^e siècle dans le château neuf de Grigny (Pl. 16) (2), danses villageoises au son de la flûte, duel pour les beaux yeux d'une dame qui assiste placide à la scène, chasse au loup, chambre conjugale au lit drapé de lourdes courtines, jardins entourés d'allées en berceau. Jeanne du Clapier, veuve de Gaspard de Merle, une riche veuve lyonnaise, a tenu, au soir de sa vie, à rappeler les

plaisirs de ce monde. Des devises parfois énigmatiques témoignent d'une sagesse épicurienne : « Amour fait moult, mais l'or fait tout. » C'est le chant du cygne de la brillante Renaissance lyonnaise qui semble s'exhaler pour la dernière fois à Grigny, dans le Cabinet de « l'Amour sans repos ».

Mais sous ces dehors brillants, l'époque demeure rude encore, comme le montre le château d'Arginy (Pl. 17), dont l'enceinte paraît avoir été reconstruite au début du XVII^e siècle, même si la haute tour de briques remonte peut-être au XV^e siècle. Une légende récente, que rien ne confirme, conte que les Templiers auraient caché leur trésor dans ce château.

Comme à Grigny, un certain nombre de châteaux du Lyonnais et du Beaujolais, construits au XVII^e siècle, possèdent de magnifiques décors peints conçus dans l'esprit de l'art baroque italien, dont le faste contraste avec la relative sévérité de leur architecture extérieure.

C'est le cas notamment du château de la Gallée (Pl. 18 et 19), à Millery, qui fut bâti à partir de 1669 par Thomas de Moulceau, qui devint prévôt des marchands de Lyon, c'est-à-dire maire de la ville. Ce grand bourgeois lyonnais paraît avoir été un fin gourmet, très amateur de bon vin, car il fit sculpter une statue au « Bacchus de Millery » à l'entrée des celliers. Elle est malheureusement aujourd'hui décapitée ! Une autre peinture, conservée à l'intérieur du château, représente une cave bien garnie de tonneaux, nouvelle preuve du goût de Thomas de Moulceau pour Bacchus et ses présents.

Comme à Grigny, les plaisirs de l'amour sont associés à ceux des jardins. Dans le décor d'un cabinet, des Amours volettent dans le ciel, portant une inscription latine, « Songeons à l'amour au milieu des jardins », le tout accompagné d'arrosoirs, râteaux et de vases emplis de fleurs. Dans l'alcôve du maître de céans, c'est l'amour qui triomphe comme il se doit. Mais le char d'Apollon qui franchit le cercle du Zodiaque au plafond de la chambre montre que le prévôt des marchands de Lyon n'était pas étranger aux muses. Et l'inscription latine, « Un ami dans les jours sombres est un oiseau rare », rappelle peut-être une déconvenue politique.

Si déconvenue il y eut, Thomas de Moulceau sut l'oublier dans le charme de ses jardins en terrasse, au murmure des eaux de ses bassins qui ne se taisaient ni de jour ni de nuit. Comme au XVI^e siècle, le grand luxe de ces maisons des champs, c'était leurs jardins embaumés de fleurs rares où coulaient les eaux vives.

Le luxe pourtant modéré des jardins de la Gallée fit murmurer les bourgeois lyonnais. Ils accusèrent leur prévôt des marchands d'avoir gaspillé les deniers de la ville pour embellir les jardins de la Gallée. Thomas de Moulceau prit le parti d'en rire, et fit graver en réponse à ces caquets, autour du mascaron d'une fontaine : « Le rugissement du lion s'en va dans les eaux claires. »

Plus simple était la « villa » des Lumague (Pl. 20), à Saint-Genis-Laval. C'est en 1631 que Barthélemy Lumague, banquier originaire des Grisons et grand amateur d'art, fit

édifier cette demeure. Une magnifique cheminée de marbre blanc et vert porte les armes des Lumague, « de gueules à trois limaçons d'argent, au chef de sable brisé d'or et chargé d'une fleur de lis de même ». Armes parlantes car en italien, langue maternelle du banquier, « lumaca » signifie l'escargot.

Des peintures influencées par Poussin, d'après des scènes de l'histoire romaine, paraissent avoir été exécutées dans ce salon de la cheminée, peut-être vers 1685.

Au pied des Monts d'Or dont le triple sommet domine Lyon, s'élève le château de la Barollière (Pl. 21), édifié au XVII^e siècle. Son portail à bossages, sa cour intérieure ne sont pas sans rappeler le château de Chassagny. Le puits couvert d'une amusante toiture ajoute une note de fantaisie à cette cour un peu austère.

Construit à la fin du grand siècle par Aimé Charrier, le château de la Roche (Pl. 22) à Jullié est un des plus beaux du Haut-Beaujolais. Il fut construit par Aimé Charrier (1602-1681), d'une vieille famille de financiers auvergnats.

Les Charrier étaient des familiers de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan, sa fille. L'aimable épistolière accabla le pauvre abbé Guillaume Charrier, Beaujolais mâtiné d'Auvergnat, de mille sarcasmes, dont les plus aimables étaient « grand benêt » ou « sauvage à simple tonsure ».

D'accès difficile, construit sur des douves auxquelles on accède par deux curieux ponts tournants, la Roche offre une façade principale austère sur la cour.

La merveille de la Roche, c'est l'immense salon où court une galerie haute aux souples ferronneries. C'est l'Olympe tout entier, en beau marbre doré, qui nous accueille avec une grandeur digne de Versailles. Triton, Amphitrite, Vénus et Cupidon, Diane, dans une envolée baroque, entourent jadis d'une cour d'immortels les nobles visiteurs des Charrier de la Roche, opulents présidents à la Cour des Monnaies de Lyon au XVIII^e siècle.

La façade sur le jardin portait jadis à son fronton les armes des Charrier, « d'azur à la roue d'or à huit rais », qu'accompagnaient deux anges joufflus.

On retrouve ces armes parlantes à la belle chapelle baroque où elles ornent le somptueux dallage de marbre.

Moins fastueux, mais plus émouvant par ses souvenirs, le clos de la Platière (Pl. 23), à Theizé. C'est là que Madame Roland, l'égérie des Girondins, vécut ses derniers moments heureux aux côtés de son époux, le futur ministre Roland, de son irascible belle-mère, la terreur du pauvre Roland, et de son frère le chanoine.

De son clos, la Parisienne Manon dirige avec autorité ses cinq vignerons et les jeux de sa charmante enfant, Eudora. De la « voûte rose » elle écrit sa correspondance. Disciple de Rousseau, elle est sensible aux beautés de la nature : « La Saône est douce, pure et délicieuse

dans ses rivages, surtout lorsqu'on vient à découvrir les riches coteaux du Beaujolais. Jamais la nature ne fut plus riante, plus belle, plus fertile et mieux secondée. »

Quand les vendanges approchent, Madame Roland en évalue le produit : « La récolte ne sera pas fort abondante mais elle aura un bon prix. Si vous voyiez comme nos pauvres vigneronns qui ont été courbés toute l'année sur leur pioche, paraissent satisfaits de recueillir cette modique subsistance, achetée par tant de sueur, vous seriez attendri. »

Le clos de la Platière, toujours aux mains des descendants de Madame Roland, garde encore le caractère des grandes exploitations viticoles beaujolaises : au centre, la maison des maîtres, où l'on peut voir la petite bibliothèque des Roland aux élégantes boiseries XVIII^e, ainsi qu'un escalier aux belles ferronneries. De chaque côté, les bâtiments agricoles, cuvage à l'énorme pressoir, caves, les « salons » du vigneron.

Non loin d'une colline célèbre par ses vignobles, Brouilly, le château de Sermezy (Pl. 24) permet d'évoquer les dernières heures du « Siècle de la douceur de vivre ».

Bâti vers 1776 par Jean-Baptiste Noyel, seigneur de Sermezy, son petit-fils, Jean-Baptiste Léon Noyel de Sermezy l'agrandit en 1810.

Si leur parente, femme sculpteur, amie de Madame Récamier et élève de Chinard, Madame de Sermezy, n'en fut pas propriétaire, elle y résida très souvent, et l'on peut rappeler ici sa silhouette, telle Corinne ou Juliette jouant de la harpe sous les portiques néo-classiques de cette demeure beaujolaise.

(1) C'est ainsi qu'on nommait, du nom de son fief, Marie.

(2) Actuellement mairie.

RÉPERTOIRE DES PLANCHES PHOTOGRAPHIQUES

Manoir d'Arginy, à Charentay	17
Château de La Barollière, à Limonest	21
Château de Chandieu, à Saint-Pierre-de Chandieu	6
Château de Chassagny	10
Château de Chazay-d'Arzergues	4
Château de la Fontaine, à Anse	5
Château de la Gallée, à Millery	18 et 19
Manoir de la Greysolière, à Ecully	2
Château de Grigny	16
Château de Joux	1
Château de Lumague, à Saint-Genis-Laval	20
Manoir du Martelet, à Limas	14
Manoir de la Palud, à Quincié-en-Beaujolais	12
Clos de la Platière, à Theizé	23
Château du Petit Perron, à Pierre-Bénite	3
Château de la Pierre, à Durette	11
Château de la Roche, à Jullié	22
Château de Rochefort, à Amplepuis	9
Ferme Saint-Victor, à Ternand	13
Château de Sermezy, à Charentay	24
Manoir des Templiers, à Morancé	15
Château de Varennes, à Quincié-en-Beaujolais	7 et 8

REMERCIEMENTS :

Je tiens à exprimer tous mes remerciements à Messieurs Marc du POUGET et Christian FIORI, des Archives départementales, à Mademoiselle Hélène PICHON, documentaliste, ainsi qu'aux propriétaires des demeures présentées, pour m'avoir si aimablement aidé à réunir la documentation nécessaire à la réalisation de cet ouvrage.

J.P.N.M.



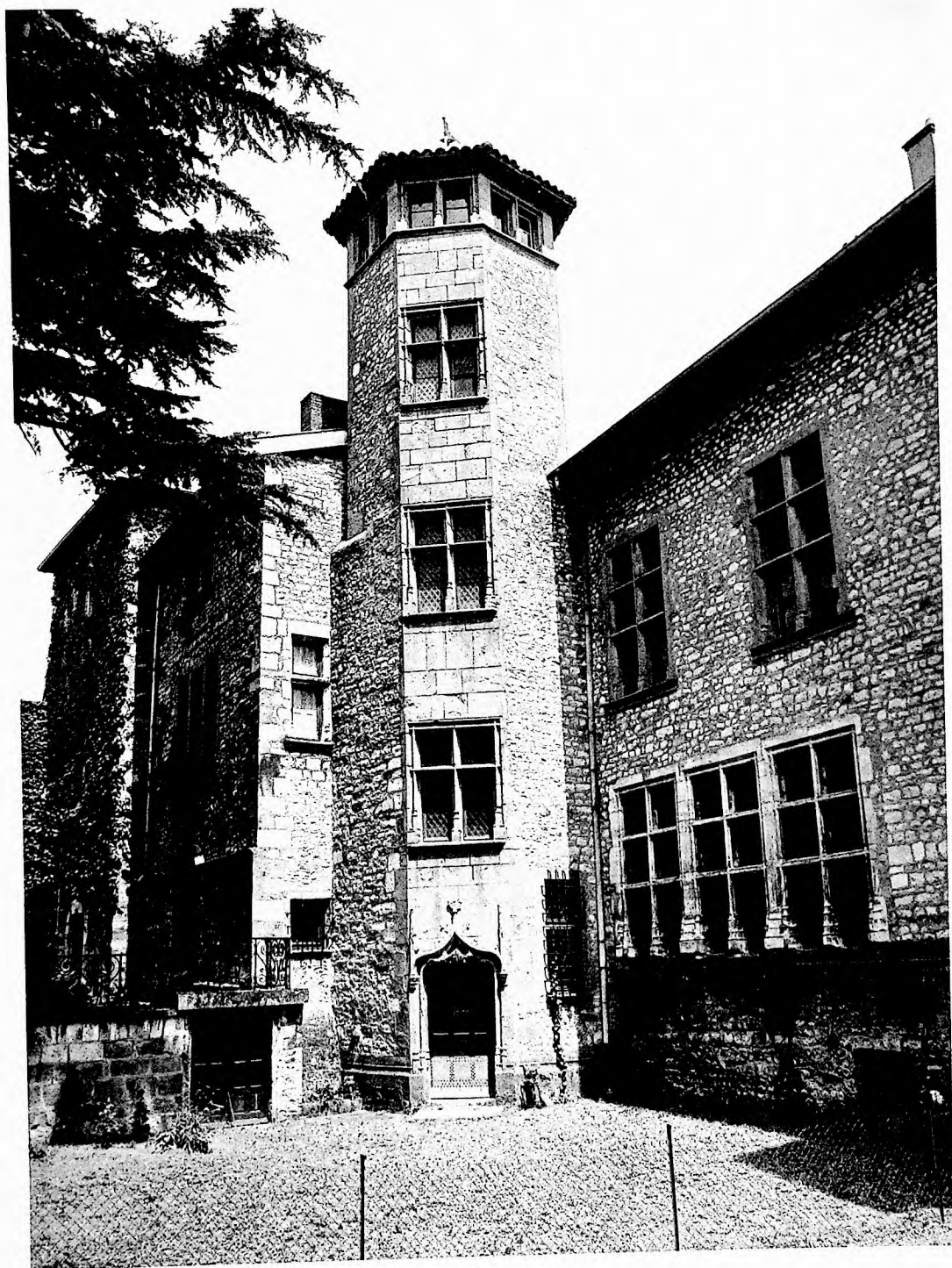
Château de Joux,
XIV^e et XVI^e siècles.



Manoir de la Greysollière, à Écully,
fin du XV^e siècle.



Château du Petit Perron, à Pierre-Bénite,
début du XVI^e siècle.



Château de Chazay-d'Azergues,
début du XVI^e siècle.



Château de la Fontaine, à Anse,
milieu du XVI^e siècle.



Château de Chandieu, à Saint-Pierre-de-Chandieu,
du XIV^e au XVI^e siècle.



Château de Varennes, à Quincié-en-Beaujolais,
fin du XVI^e siècle.



Château de Varennes, à Quincié-en-Beaujolais,
fin du XVI^e siècle.



Château de Rochefort, à Amplepuis,
XVI^e et début du XVII^e siècles.



Château de Chassagny,
XVI^e et XVII^e siècles.



Château de la Pierre, à Durette,
XVI^e et XVIII^e siècles.



Manoir de la Palud, à Quincié-en-Beaujolais,
fin du XVI^e siècle.



Ferme Saint-Victor, à Ternand,
XVI^e siècle.



Manoir du Martelet, à Limas,
fin du XVI^e siècle.



Manoir des Templiers, à Morancé,
début du XVII^e siècle.



Château de Grigny,
XVII^e siècle.



Manoir d'Arginy, à Charentay,
début du XVII^e siècle.



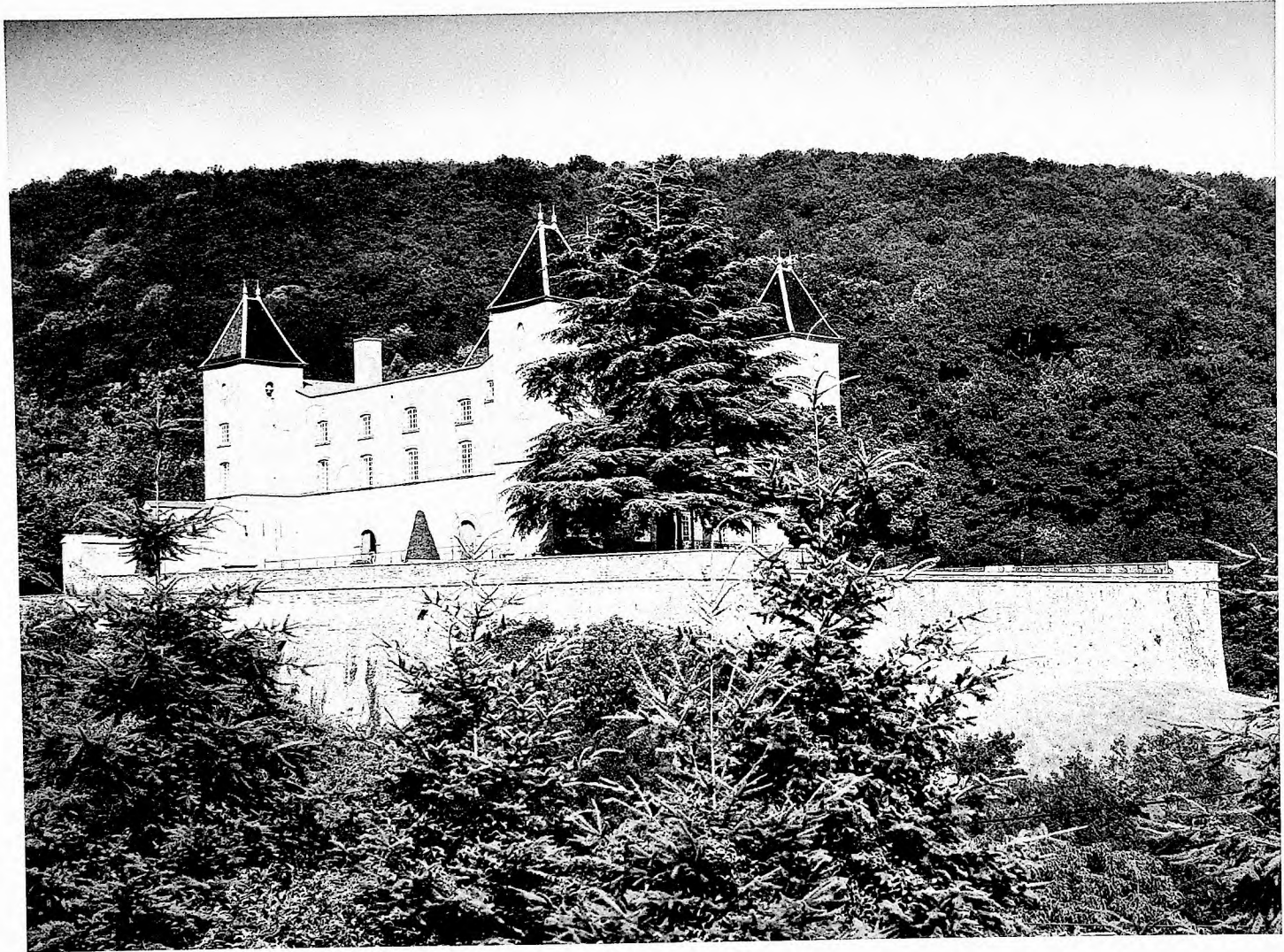
Château de la Gallée, à Millery,
XVII^e siècle.



Château de la Gallée, à Millery,
XVII^e siècle.



Château de Lumague, à Saint-Genis-Laval,
XVII^e siècle.



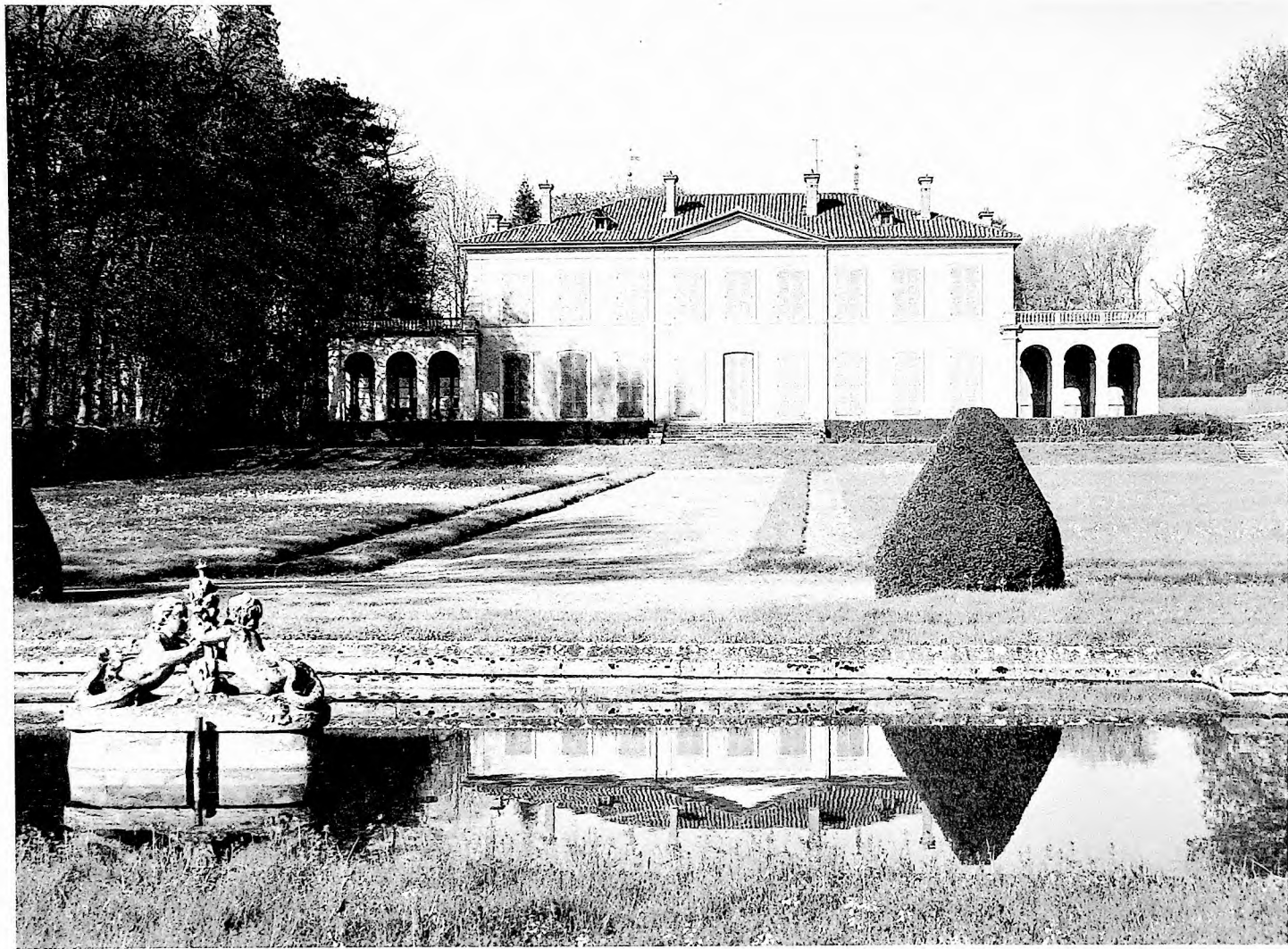
Château de la Barollière, à Limonest,
XVII^e siècle.



Château de la Roche, à Jullié,
les communs, fin du XVII^e siècle.



Le Clos de la Platière, à Theizé,
XVIII^e siècle.



Château de Sermezy, à Charentay,
fin du XVIII^e siècle.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 2 SEPTEMBRE 1985 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BLANCHARD

IMPRIMÉ EN FRANCE

Dépot légal, 3^e trimestre 1985